

LES EGLISES ORIENTALES DU 2^{ÈME} AU 6^{ÈME}, OU VOTER POUR DÉFINIR DIEU VERSUS L'EGLISE OCCIDENTALE, OU RECONVERSION RÉUSSIE D'UN EMPIRE

Une interprétation

1- AVERTISSEMENT

Le présent document est un document de travail. Il est destiné avant tout à ouvrir au débat sur la richesse plurielle de l'Eglise primitive (ou *des Eglises*)¹ dans l'ouverture de cet *Aggiornamento* dont l'Eglise a besoin pour vivre et se développer. Il propose une interprétation des dynamiques qui ont conduit à la pluralité des Eglises d'Orient face à la stabilité de l'Eglise en Occident. Cette dynamique se déploie dans un cadre qui n'a été jusqu'ici que très peu déchiffré ou mis en avant : l'influence des *milieux populaires*, de la *mentalité*, de la *culture* et des *nécessités politiques* dans la scission du christianisme hérité des Eglises primitives, en des christianismes qui s'intitulent *catholicité*, *orthodoxie* et *autres Eglises* plus ou moins *autocéphales* et plus ou moins rattachées aux centres apostoliques. Les divers centres de basculement se situent en effet dans les *berceaux apostoliques* (fondés par les Apôtres) ou *pseudo-apostoliques* (Constantinople). Rome (pourtant berceau apostolique s'il en est) n'y joue que les acteurs pratiquement muets et de seconde zone, pour les mêmes raisons.

Nous nous baserons en bonne partie sur les travaux originaux de :

- *Ramsay Macmulen*, professeur émérite de l'Université de Yale, considéré comme l'un des meilleurs historiens de la fin de l'Empire romain. Cette approche se situe dans la ligne des pistes choisies jusqu'ici sur le thème des *Apocryphes* et de la *Pluralité de modèles d'Eglises dans le NT, universalité, œcuménisme*² et dans l'esprit de notre indispensable *aggiornamento* perpétuel
- *Annie Laurent*³, spécialiste reconnue des questions politiques du Proche Orient, de l'Islam, des chrétiens d'Orient et des relations interreligieuses

L'intérêt de la lecture que nous proposons serait de mieux connaître et gérer les débordements humains qui ont marqué l'expansion du christianisme. De donner un éclairage de *déjà vu* sur les troubles et cruautés d'aujourd'hui, non pas pour les relativiser, - le Seigneur nous en préserve !- mais pour montrer la puissance maléfique de la confusion, lorsqu'elle est institutionnalisée, du *demokratia* (démocratie) et du *kratos* (force). Nous proposons un éclairage en responsabilité au moment où disparaissent les chrétiens du Moyen-Orient dans l'indifférence générale de l'Occident.

¹ Cf. notre document *Aggiornamento* 24.21

² Cf. 24.1

³ LAURENT Annie, *les chrétiens d'Orient vont-ils survivre ? entre souffrance et espérance*, Paris, Editions Salvator, 2008

2- LE CADRE GENERAL. *Pour bien comprendre*

Entre le 1^{er} et le 3^{ème} siècle on compte quelque 120 millions d'habitants en territoires connus et recensés, soit l'Empire romain, dont quelque 10 % de citoyens sont juifs. La croyance générale porte sur une population divine ou surnaturelle toute aussi nombreuse, dont la plupart des représentants (mais pas tous, ce serait trop facile) est plutôt bien disposée à l'égard d'une humanité qui s'efforce de se les concilier avec toute l'imagination dont elle est capable avec ses manifestations culturelles. C'est dans cette ambiance que se développe et se définit l'originalité absolue des communautés chrétiennes. Elle s'articule en effet autour de la définition du Dieu Juif l'Unique qui, par le fait de son unicité (une logique implacable), devient forcément leur Dieu et celui de tous. Il fallait l'oser, pire le faire, dans une culture faite jusque-là de tolérance, de pluralisme et de libre-arbitre.

L'architecture socio-politico-religieuse chrétienne, qui prolonge et adapte le panachage architectural judéo-gréco-latin, reprend à son compte les spécialités originales à l'époque de la *responsabilité* individuelle et collective devant la Loi et son interprétation dans l'expression de la Foi (l'AT et à l'époque ce qui passait pour son midrash, le NT). Elle inaugure simultanément, sur le modèle politique SPQR⁴, un *modus vivendi et dividende* fondé dans le vote des évêques sous forme d'assemblées conciliaires, devenues les poumons de la vie des Eglises. Certaines de ces assemblées seront qualifiées d'*œcuméniques* (universelles), ce qui prolonge jusqu'à l'épanouissement conquérant, puis l'explosion disséminatrice de la prétention impériale romaine, version chrétienne.

On compte 325 conciles de 325 à 553 APJC, dont 5 sont définis comme œcuméniques, soient font l'unanimité entre chrétiens : Nicée (200 ?), Constantinople (381), Ephèse II (431), Chalcédoine (451), Constantinople II (553). Le centre de gravité penche fortement en nombre de Conciles, d'évêchés, de chrétiens, de disputes et de schismes sur l'Orient. Les évêques se rencontrent au moins deux fois par an et l'on en compte, dans les régions, pendant la même période, plus de 1.500 (!), alors que le nombre de participants à tous les conciles oscille entre une douzaine et plus de 1.000.

Les témoignages, sous forme de documents, n'existent que peu et n'ont été conservés que pour recenser les *victoires*. Ce ne sont donc pas des PV au sens propre. Quant aux participants, ils se situent dans le 10 % de la population élitaire en termes d'instruction, de relations, de richesse -principalement foncières-, et de pouvoir (il y avait des exceptions, dont un petit pourcentage d'évêques qui ne savait même pas signer de son nom). Comme on le voit avec Ambroise, le rang d'*évêque* apporte partout honneur, respect et luxe : rang social, serviteurs, résidences palatiales, émoluments supérieurs à ceux d'un gouverneur de province. La majorité d'entre eux sont au bénéfice d'une formation académique poussée, en particulier dans la rhétorique, en tant qu'avocats, ou bien dans la philosophie.

La théologie est née, dans ce contexte, de l'amour de la dispute à l'orientale, combinée à la prétention obsessionnelle à la vérité avec la tendance à davantage de *raison* du côté occidental. Elle a pris, au Moyen-Orient, des proportions telles que l'explosion de l'unité des chrétiens lui est, avec les ambitions du pouvoir et les malentendus, largement redevable. Cette explosion des chrétiens perdue aujourd'hui, ce qui complique (ce ne devrait pas être le cas selon le message du Christ) les travaux de solidarité pourtant indispensables pour aujourd'hui faire face aux défis des extrémismes.

⁴ *Senatus Populusque Romanum*

3- L'ELEMENT DEMOCRATIQUE

Le pouvoir de l'Empereur (*kratos*) est absolu et passe par les généraux et les gouverneurs. La fonction et le rang social des plus riches s'intègre dans le *kratos* et le claironne bien haut. Le peuple cependant (*démos*) se comporte comme un assemblée politique et obtient plus souvent qu'à son tour gain de cause, notamment à l'occasion des jeux, des courses, du théâtre.

S'agissant du sénat ou du peuple, un meneur lance la formule, la foule la répète et la claque l'impose. Les formules obséquieuses et répétitives font partie du langage. C'est sur ce modèle que fonctionnent les *conciles*, où les acclamations font office de *votes*. Les votes (*vota, pséphismata*) portent les souhaits de bienvenue et chantent les hommages des hauts personnages. Toute acclamation est consignée dans les *acta* (on en compte plusieurs centaines par séance). Exemple rapporté de Constantinople :

Dieu est un ! Victoire aux Romains ! Notre Dieu, aie pitié ce nous ! que nos souverains soient toujours victorieux !

Il en va de même à l'occasion des procès. Le modèle universel est le *sénat romain* dont les évêques ont pu observer les succursales régionales. On s'assemble, on vote debout, on dit *oui* par *placet*. Les *minutes* sont les *acta*. Le risque de la minorisation est repoussé et systématiquement l'on recherche l'unanimité. On dispute jusqu'au *consensus*. Coups de force, menaces, jeux de coulisses, luttes d'influence entre évêques riches et évêques dépendants, sont monnaie courante. L'empereur assiste à ces premiers conciles pour en assurer l'ordre et avant tout en inspirer le cheminement. Il s'agit de la paix civile. Mais il peut lui-même être minorisé. A Nicée une poignée d'évêques attaque le *credo* prévu par l'empereur et sont suivis des autres évêques qui mettent le projet impérial en pièces, provoquant un énorme *tu, ite !* en pleine face des généraux et de l'administration.

Après le débat qui s'en suivit, le Grand Commis de l'empereur, de son nom (en grec) "Bien-Aimé", fit circuler personnellement le *credo* que l'empereur avait approuvé, afin que chacun le signe s'il voulait échapper au châtime de l'exil ; ce que, il va sans dire, presque tous les participants firent, - pour être plus tard condamnés comme hypocrites. Ces derniers étaient au nombre de 17 (ou 22 ?). Après réflexion, ils n'étaient plus que quatre : et comme ils l'avaient sans doute prévu, ils furent envoyés dans une du Goulag romain, un coin obscur, semi-désert, loin dans l'Ouest ou le Sud, pour s'y repentir.⁵

Le risque politique était jugé inacceptable, la *discessio* n'était pas opportune et le but général était l'*unanimité*. Les participants fonctionnaient en assemblée comme un *démos* disposant du *kratos*. Il en allait de même pour les élections des évêques où se retrouvaient l'aristocratie, le clergé et le peuple, le tout sur le modèle civil de l'Empire romain, avec en principe le scrutin secret et par exception le vote par acclamation (les Grecs avaient toujours voté à main levée et à voix haute). Une piété certaine était de mise, qui tendait à laisser le choix au clergé, ce que les élites conseillaient vivement, d'autant plus que les affaires comportaient un haut degré de complexité politique et technique.

L'Eglise était calquée sur la société civile et s'articulait autour de la hiérarchie, répartissant obligations et privilèges entre lecteurs, exorcistes, prêtres, diacres, archidiaques. La spécificité des Eglises

⁵ MACMULLEN Ramsay, voter pour définir Dieu, trois siècles de conciles (253- 553), Paris, Les Belles Lettre, 2008 p. 37

orientales (où penche le centre de gravité des affaires de l'Eglise catholique en ce temps-là) tenait à la tension entre le *démos* et le *kratos* dans la ligne de la tradition romaine.

4- L'ELEMENT INTELLECTUEL

L'idée d'unifier *doctrine* et *autorité* remonte à Paul, est reprise par Ignace d'Antioche et bien d'autres, pour être finalement exploitée politiquement par les empereurs et par les évêques au nom de ces derniers, tous se référant à la sécurité de l'Empire. C'est ainsi qu'une dissension de débat jusque-là naturellement admise telle l'*hairésis*, finit par devenir une abomination désormais réfutable sans justification ! Ces frontières précises se dessinent dès le 2^{ème} en Orient et se prolongent sur l'Occident. C'est progressivement la fin de la tolérance caractéristique de l'Antiquité et le début de l'absolutisme post-antique. L'homogénéité organisationnelle et fonctionnelle de l'Empire romain, la nature juridique et administrative de sa logistique, la hiérarchie absolue de son commandement, la tension entre *kratos* et *démos*, font le lit de l'efficacité ecclésiale marquée par la reprise politique de la Foi (son instrumentalisation, dirait-on aujourd'hui), avec une source qui est l'Orient. Le référentiel politique passe en effet progressivement de Rome à Byzance, le clivage avec Rome intervenant avec la chute d'Athènes, puis celle de Rome (Alaric, 397, 410).

Les élites mettent de plus en plus en avant, comme point de référence général, la *doctrine*, ce qui entraîne, avec la critique intellectuelle, la *disputatio* et qui finit, en Orient, dans le *schisme*. Dans les délibérations de Nicée, c'est l'empereur qui pour des raisons *prudentielles* et *politiques*, veut mettre fin à la dispute sur la *nature du Christ*, répétant comme un leitmotiv : *concors fraternitas, concors simplicitas*. Une des autres causes de rupture est d'ordre *culturel* : c'est la tension de la structuration juridique occidentale face à la structuration philosophique orientale.

La préférence de l'Occident pour la simplicité, disons-le pour une certaine ignorance bien disciplinée, avec la montée générale des savoirs, finit par buter, par différence profonde de mentalité, contre le goût oriental de la dispute et la prétention à la vérité. La pratique du grec en Orient, reconnu pour la langue du raisonnement, renforce le clivage culturel autour de termes fondamentaux comme l'*Ousia* (l'être, la nature divine), l'*Homoousia* (l'Être unique, l'Essence, Trois personnes en une), etc. Le moindre texte provoque des turbulences dans l'Empire principalement en Orient et sous la conduite désordonnée de dizaines de milliers de moines dont le sectarisme et la violence ne reculent pas devant les assassinats de masse.

La communication dans l'Empire était populaire et parfaitement fluide. D'abord le quart de la population vivait dans les villes et était instruite, dont une minorité très instruite aux commandes politiques et ecclésiales. Ensuite les évêques écrivaient et les conciles produisaient industriellement des textes lus immédiatement dans les églises, ce qui en dit long de l'efficacité de la communication à l'époque..

Les conditions-cadres, en particulier la langue, la paix, l'instrumentalisation politique, les rassemblements ecclésiaux, la communication universelle, la culture de la dispute argumentée (*disputatio*), génèrent un média universel d'un genre nouveau : la théologie, en particulier en Orient. A telle enseigne que, à propos de Constantinople, un voyageur s'exclame :

Cette ville [...] est pleine d'esclaves et de gens de métier qui sont de profonds théologiens, et qui prêchent dans les boutiques et dans les rues. Priez un homme de vous changer une pièce d'argent,

il vous apprendra en quoi le Fils diffère du Père. Demandez à un autre le prix du pain, il vous apprendra que le Fils est inférieur au Père.⁶

La foule orientale est entraînée par les moines qui utilisent deux moyens ultramodernes dans les bains de foules :

- Le *chant de combat* psalmodié par des moines avançant en rangs serrés dans les rues, fait de phrases courtes, efficaces, frappantes, répétitives, sur le modèle des hymnes guerriers des marins. Les airs sont adaptés à chaque confession chrétienne, sur un fond de mélodies populaires. Les évêques accompagnent ces manifestations de sermons simples, des Ambroise ou Augustin se vantant de toucher jusqu'aux plus humbles (ceux que l'Eglise appelait *les pauvres*).
- L'amalgame entre le nom d'un théologien et celui d'un mouvement contestataire, qui le faisait déclarer officiellement *anathématique*, selon des listes condamnatoires ou des diptyques d'églises, ou des listes d'évêques ou de prêcheurs, listes qui varient continuellement.

Les conséquences de la montée de la *doctrine* sont qu'elle devint source d'élitisme, prétexte d'instrumentalisation du pouvoir et d'élimination de la contradiction, semant l'illusion d'une connaissance largement répandue en réalité non acceptée. C'est l'origine du clivage multiple du fractionnement des Eglises orientales et de la rupture de culture entre Orient et Occident, cette rupture se cimentant en Occident sur le modèle du droit romain et dans l'esprit de la discipline administrative qui avait fait la richesse de l'Empire.

5- L'ELEMENT SURNATUREL

Les *conciles* étaient donc nombreux et fréquents en Orient où ils étaient le condensé d'une richesse de mentalité et de culture dont ils étaient devenus l'exutoire public. *Demos* et *kratos* se corrélaient dans une dynamique fortement identitaire en pleine construction originale. Cette force de cohésion, qui était aussi une force de sélection et d'élimination, était l'une des bases civilisationnelles chrétiennes et occidentales. En Occident, l'esprit juridique et la rigueur administrative à la Romaine (de Rome et non pas de Byzance), ont conduit à un esprit de cohésion qui a fait son succès. Dans les conciles on finissait par se rallier à la majorité qui était comprise par tous comme se dessinant sous l'autorité d'un grand nombre d'évêques qui témoignait de la présence du Saint-Esprit. C'était la conviction partagée qu'il soufflait en direction de la majorité et donc poussait à l'unanimité. A l'inverse si les évêques étaient en désaccord, c'était aux yeux de tous l'œuvre non pas du *Pneuma*, mais du *Diable*. Saint-Augustin se dit témoin de ces manifestations diaboliques, et mentionne en 426 dans la *Cité de Dieu* ce qu'il tient d'un témoin oculaire : un démon qu'on affronte a laissé échapper un cri horrible.⁷

C'est que l'Empire romain tardif était devenu intensément religieux et que

tous, païens comme Juifs et chrétiens, croyaient, et intensément semble-t-il, aux puissances surnaturelles, bienveillantes et malveillantes, qui jouaient un rôle actif dans les affaires humaines

⁶ Attribué à Grégoire de Naziance, selon ch. 2, note 39 MACMULLEN Ramsay, voter pour définir Dieu, op. cit.

⁷ Cf. Cité de Dieu, XXII, VII

; tous étaient désireux de gagner leur aide en leur faveur, ou de les apaiser et les maîtriser selon les cas.⁸

La crainte de Dieu chez les païens passait pour ridicule, tant la croyance répandue dans l'Empire avait été placée dans des dieux bienfaisants, certes pas omnipotents. Les malheurs arrivaient naturellement, par la faute des humains, ou du destin, mais certainement pas en raison du divin. La vision chrétienne de forces antagonistes était révolutionnaire et facilitait certaines dérives de son instrumentalisation par l'Eglise et par le politique où se mêlaient constamment *demos* et *kratos*.

Dès le 4^{ème} le taux d'analphabétisme dans l'Empire augmente considérablement ensuite de cette culture chrétienne et conciliaire de la majorité inspirée. Progressivement, entre l'élite intellectuelle et la base, l'homogénéité se joue sur le fait de croyances religieuses (qui tiennent davantage de la superstition que de la Foi au sens christique ou de l'**Aggiornamento** de Vatican II). Cette pseudo connaissance, en se répandant, se vulgarise aux dépens de l'esprit critique et des élites. On ferma les universités, à commencer par les plus prestigieuses d'Athènes, on ne recopia pas les manuscrits païens, pire on les détruisit. Le savoir passait pour dangereux, impie. Modèles et héros changent d'allure :

Un anti-intellectualisme se manifeste très fortement et progressivement dans la création d'un héros culturel très différent de l'élite traditionnelle par l'esprit et les origines - un héros prêt à croire aux histoires de démons tout comme les gens sans aucune instruction. En Egypte, Antoine (mort en 356) en constitue le premier modèle, l'idéal.

La légende nous présente un de ces saints assistant en personne au concile de Nicée pour affirmer la nouvelle sagesse, la sagesse des simples [...] et la croyance des illettrés triomphe de la prétention des gens instruits.⁹

Ce sont des saints qui "broutent nus" et dont les émules explosent en Egypte, Palestine, Syrie. C'est le mouvement ascétique de l'Empire tardif. Les moines occupent très nombreux des postes de décision dans la proximité des évêques, ceux-ci n'étant recrutés au Moyen-Orient que dans les monastères. C'est ainsi que

L'intervention active des puissances surnaturelles amena ou produisit une grande intensité de religion.¹⁰

L'élément surnaturel, l'abêtissement des masses, la prépondérance du *kratos* sur le *demos*, telles sont les tendances du raz-de-marée de la christianisation, d'abord au Moyen-Orient dès les années 300 - 400. Il n'empêche que le *demos* demeure et que le fil de la culture continue à se dérouler dans les monastères. C'est plus qu'un paradoxe, une contre-vérité qui montre combien l'*aggiornamento* en général et en particulier l'*Aggiornamento* de Vatican II sont des conditions de vie et de survie de l'Eglise.

6- L'ELEMENT VIOLENT

On estime qu'après Nicée les violences, en deux cents années ont fait plus de 25.000 morts. Les victimes étaient les cibles de la fureur populaire et non pas des tribunaux tandis que les

⁸ MACMULLEN Ramsay, voter pour définir Dieu, p. 69

⁹ Id. p. 77

¹⁰ Id. p. 81

évêques jugés se comptent sur le doigt de la main. A la fin de l'Empire aucun changement, aucune crise militaire, économique, politique, ne provoqua autant de changements dans la vie de tout le monde que les brutalités religieuses. Les élections épiscopales étaient elles-mêmes source d'agitation et de désordres. Quiconque en effet occupait le trône épiscopal représentait un choix doctrinal. Parfois c'étaient les souverains qui faisaient souffrir les évêques. Si l'on compte dans les premiers siècles environ 1500 évêques en simultanément, on multiplie d'autant les massacres. Des centaines d'évêques ont été chassés de leur trône.

Etre assis sur un trône épiscopal était considéré comme le serviteur du Tout-Puissant, être l'objet du respect et de la soumission, avoir sous ses ordres une main-d'œuvre d'esclaves et de dépendants, et disposer des ressources nécessaires pour les payer [...]. D'ailleurs que dire des évêques qui eurent la langue arrachée pour avoir prononcé des paroles blasphématoires ? Et de ceux qui moururent d'épuisement après une condamnation aux mines ? Ou qui furent défigurés à vie à cause des coups reçus [...]. Lors d'un concile les survivants exhibèrent leurs cicatrices.¹¹

Chrysostome recommande à ses auditeurs, sans aucun doute sous les applaudissements, de ne pas hésiter à donner un bon coup de poing sur la figure des mécréants. Des paroles tout aussi agressives sont prononcées du haut de leur chaire par des évêques en Orient comme en Occident. Les évêques font parfois le coup de poing dans les émeutes qu'ils ont suscitées [...].¹²

On a à faire à de leaders charismatiques, déterminés, énergiques qui prennent les risques de leur ambition. D'ailleurs ils sont certain de détenir la vérité. Aussi le problème est politique car la *criminalité* comme on dirait aujourd'hui sévit dans la bonne moitié de l'Empire. Pour tous, le monde, à commencer pour les empereurs, c'est la colère de Dieu qui se manifeste dans l'hérésie et le chaos :

Leur royaume et leur règne étaient menacés de destruction, et c'était à cause de l'hérésie.¹³

Or la décision de tous et de chacun était à vendre. Les sommes versées par exemple par l'empereur pour que Cyrille d'Alexandrie déposé récupère son trône, n'étaient même pas des secrets bien gardés et équivalaient à quelques millions de dollars d'aujourd'hui.

Et, pour rendre les conclusions plus évidentes, il y avait dans les conciles, assis devant, les hommes de l'empereur flanqués des gardes métropolitains - lesquels pouvaient offrir de l'or à la pelle.¹⁴

7- LES PRELIMINAIRES

Les querelles doctrinales des conciles entraînaient l'intervention de l'empereur. Il s'agissait en effet de faire régner l'ordre, puis aussi de faire passer les décisions des conciles dans les faits. On parle ici des 25 conciles les plus importants.

Voici pour les conditions-cadres des conciles :

¹¹ Id. p. 88

¹² Id. p. 92

¹³ Id. p. 95

¹⁴ Id. p. 96

Les communautés chrétiennes des deux moitiés de l'Empire, latine et grecque, étaient rées différentes. La chrétienté occidentale avait à sa tête un primat incontesté, siégeant dans une capitale civile depuis longtemps laissée à elle-même, et son Eglise était relativement peu agitée et concernée par des débats doctrinaux à l'échelle de l'Empire. Représentée par ses porte-paroles, Rome ne pouvait être ignorée ; mais la représentation occidentale était rare ou insignifiante dans les conciles censés représenter l'Empire tout entier, et les délégués orientaux aux conciles occidentaux ne devaient pas nécessairement s'attendre à un accueil amical. L'initiative du débat théologique résidait clairement en Orient, qui en fixait les termes.¹⁵

Ce qui ressemblait le plus à une capitale d'Occident, c'était Milan. En 390, la ville fut le théâtre d'une chose inimaginable à Constantinople : la fameuse capitulation de Théodose II devant Ambroise lorsqu'il chercha à rentrer dans la communion. A l'inverse écoutons ce que dit le chef de l'Eglise de la nouvelle capitale, Ménas, un demi-siècle plus tard : "Aucune des questions considérées au sein de la très Saint église ne doivent être tranchées contrairement à l'opinion et à l'ordre de l'Empereur."¹⁶

Le mot *œcuménique* signifiant le monde civilisé tout entier fut introduit, en complément du mot *orthodoxe*, dans les années 330, d'abord pour garantir la validité des affaires de l'Eglise, et être ensuite accaparé par les conciles. Il s'agissait avant tout de ne pas céder contre des groupes particuliers réunis en conciles qui se multipliaient partout, de même qu'au sein de la pentarchie.

La *pentarchie* est une organisation administrative de l'Eglise mise en place par le canon justinien au 6^{ème} regroupant dans l'ordre de préséance Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem. Avant cela le combat pour la suprématie au moins honorifique avait commencé- Il ne fera que s'accroître. Le canon du concile de Nicée, présidé par Constantin (325), avait institué une juridiction supérieure dans le but de couper court à toute autre velléité hégémonique, et regroupait dans ce but plusieurs provinces de l'Empire, dont Rome, Alexandrie, Antioche. Peu après, le transfert de la capitale de l'Empire à *Byzance* (330) induisit le changement de nom en *Constantinople* et le grade de patriarche fut donné à son évêque, aggravant l'irritation de Rome et d'Alexandrie.

Les chrétiens à l'Est en-dehors de l'Empire s'organisèrent indépendamment sous formes de *patriarcats* en églises autocéphales (notamment : Arménie, Géorgie). Cependant les nations *germaniques* reconnaissaient la seule autorité ecclésiastique de l'évêque de *Rome*.

Après le concile de Chalcédoine les Eglises regroupant la majorité des chrétiens d'Egypte et de Syrie se sont retrouvées séparées de la pentarchie dans leur ancienne structure patriarcale. Le concept de la pentarchie, implicite dans les actes du concile de Chalcédoine, devient explicite dans ceux du 4^{ème} concile de Constantinople (869). Ainsi l'Eglise orthodoxe ou chalcédonienne était finalement intégrée au seul patriarcat de Constantinople dont les évêques s'intitulaient virtuellement patriarches œcuméniques. Les évêques de Rome ne reconnurent jamais le cadre juridique de la pentarchie et les papes finirent par rompre avec la tutelle politique de Constantinople, recourant à la puissance montante des Carolingiens (754).

Lors des débats l'habitude était à la répétition des termes finalement considérés comme inspirés (ou magiques ?) d'*orthodoxos*, ou bien de *katholicos*, sans que personne ne jugeât utile d'apporter de démonstrations. Mais pour atteindre à l'œcuménicité, l'appui politique de l'empereur était

¹⁵ Id. p.97-98

¹⁶ Id. p. 98

indispensable. Il existait à la Cour un concile permanent fait d'évêques éminences-grises. Le but de chaque évêque était de ne pas se faire taxer d'hérésie et puis de pouvoir compter sur l'hospitalité impériale.

Alors que la communauté chrétienne s'engageait plus profondément dans les guerres doctrinales, des stratégies de victoire furent affinées et développées. Elles ne tardèrent pas à dépasser tout ce qui se faisait dans les affaires civiles.¹⁷

8- LES CONCILES

Les conciles se déroulaient dans l'église de la ville de celui qui les convoquait. Si c'était l'empereur, c'était dans l'un de ses palais (Constantin à Nicée, Justinien à Constantinople dans le Hormidas ou dans le Rufinianum près de Chalcédoine). Le rapport entre évêques et prêtres ou clercs, depuis la 1^{ère} date à laquelle on peut remonter, était de 1 à 3. Parmi les prêtres accompagnateurs on distingue les exorcistes et aussi les lecteurs (pour les évêques analphabètes). Les clercs joignaient leurs exclamations à celles dont les évêques marquaient leurs votes. Les évêques une fois assis, s'asseyaient les représentants de l'empereur, tous les autres participants devant rester debout. Selon les conventions sociales omniprésentes dès le 4^{ème} on manifestait son respect au rang, mais la démocratie faisait valoir ses droits de façon tonitruante et très agressive. Les personnages de plus haut rang, assis devant, pouvaient faire appel aux forces armées à leur disposition.

A Constantinople en 381, au deuxième concile œcuménique, voici ce que le président se rappelle avoir entendu : [ces mêmes évêques] qui proclament pour tous constamment la paix de leurs bouches ouvertes en pleine église, se déchaînèrent les uns contre les autres avec tant d'aigreur qu'en poussant de grands cris, en recrutant des alliés, en portant et en essayant des accusations, en prodiguant leurs largesses et en divaguant au milieu de leurs entrechats, en déchirant à belles dents celui sur lequel il avait jeté son dévolu, par la rage de leur appétit de pouvoir et de pouvoir personnel [...].¹⁸

Dès les débuts le concile œcuménique était l'expression de la confrontation entre *demos* et *kratos* propres à l'Empire romain, avec le poids prépondérant de l'Orient. Les opinions diverses s'y exprimaient guidées par le souci de l'union et de la paix. La théologie venait au secours de la politique et vice-versa. C'est ainsi que la théologie évolua en instrument de la vérité unique.

Les votes se faisaient par blocs autour d'évêques influents et, dès qu'une majorité d'esquissait, la décision était bien connue et les quelques combats d'arrière-garde finissaient soit dans la reddition, soit dans la déportation, voire la destitution. La présence bien visible de l'empereur, comme la présentation de la liste des participants par son officier avec la mention du terme *homoousios*¹⁹ à côté de laquelle les interpellés devaient cocher, montre le rapport de force habituel à l'époque sur lequel se sont construits les christianismes. Ce n'est pas que le débat n'avait pas lieu, ni que les convictions ne s'exprimaient pas, mais la fusion entre politique et théologie travaillait dans l'intérêt de tous. Au-dessus des évêques, il y avait les *métropolités* et au-dessus d'eux plus tard jusqu'à quatre *patriarches*.

¹⁷ Id. p. 107

¹⁸ Id. p. 116

¹⁹ De même substance le Père, le Fils, l'Esprit, objet des schismes les plus graves

Ainsi se faisaient et se défaisaient les alliances ou les blocs entre les principales cités comme Jérusalem, Alexandrie, Constantinople. Seule Rome demeurait à l'écart, parce qu'elle était tenue à l'écart. Parce que les blocs étaient trop efficaces, les divergences se figèrent dans des schismes qui demeurent aujourd'hui.

Cet état de choses [...] déboucha sur une division non seulement entre les Eglises orientales et occidentales, latine et grecque, mais au sein de cette dernière entre orthodoxes, nestoriens et monophysites.²⁰

Il n'y a rien d'extraordinaire dans ces gens furieux et dangereux qui s'agitent dans les rues autour du concile ou à l'intérieur même ; rien d'extraordinaire, compte tenu de l'augmentation remarquable en Orient du taux des homicides en rapport avec les controverses religieuses de toute la période 325 - 443. [...] A certains moments arriver à un vote majoritaire puis à la décision voulue ne pouvait pas se faire autrement que par la force ou la menace (très crédible) de son application. Il est avéré que des évêques signèrent par peur, comme les orientaux l'avouent en pleurant.²¹

Mais la réalité est que la dynamique des conciles permettait à la violence de s'exprimer et aussi de se résoudre. La frontière de cet équilibre a été franchie avec Théodose qui imposa la Vérité unique, rompit avec la tolérance et ne laissa aucune alternative à la différence, autre que la conversion et le respect de l'Eglise établie.

Lors d'incidents de cette sorte, celui qui préside l'assemblée fait de l'équilibre au-dessus des passions collectives qu'il peut à peine maintenir et qu'il devait certainement trouver alarmantes. Tout le monde savait à quelle effusion de sang elles pouvaient mener dans un cadre moins digne.²²

En règle générale les présidents des conciles arrivaient à ce que les travaux se déroulent dans le calme parce qu'ils tenaient leur autorité de l'empereur et des règles ecclésiastiques établies. A un certain niveau, les deux étaient respectés comme divins.²³

9- CONCLUSION

A travers tout l'Empire une force nouvelle s'est créée autour du droit de définir Dieu par délibération et consensus. Cette force, ou cette assemblée était en même temps le reflet du monde, avec les différences de culture, de mentalité, d'économie. Elle était le lieu et le moyen d'exprimer les divergences et tout à la fois de les rassembler, comme de les écarter définitivement au nom de Dieu. C'était une force d'unification, d'assainissement et de division. De façon générale le débat tendait au consensus et cette force d'épuration et de cohésion s'alliait tout naturellement à la force politique, tant et si bien que leurs destinées devenues communes les firent s'imbriquer l'une dans l'autre. Ceci explique schismes et guerres de religion comme aussi le progrès civilisateur du christianisme.

Les compétences représentées dans les conciles variaient entre élitisme intellectuel et illettrisme, les évêques se retrouvant tous autour d'une connaissance littérale des Textes qu'ils savaient pour la

²⁰ Id. p. 117

²¹ Id. p. 125

²² Id. p. 136

²³ Ibid.

plupart, y compris les illettrés, réciter par cœur. Le savoir était craint et l'on évitait sa diffusion, de même que l'approche critique ou responsable. Au contraire, de manière générale, on s'accordait sur la facilité de se raccrocher à des étiquettes telles que : Orientaux, Occidentaux, Egyptiens, plongeant la chrétienté dans l'obscurantisme et la divisant en six :

- Occident : Eglises catholique et aryenne
- Orient : Eglise syrienne ou assyrienne d'Orient (nestorienne), Eglise orthodoxe copte, Eglise orthodoxe grecque (ou encore melchite), Eglise orthodoxe syrienne (ou d'Antioche, ou jacobite, ou monophysite).

C'est avec l'empereur Justinien mort en 565 (fin de l'Antiquité tardive) que l'Empire d'Orient touche à son apogée et que les dernières tentatives impériales ont lieu pour faire cesser les querelles religieuses.

Voici un extrait pertinent de wikipédia :



Justinien se conçoit comme l'élu de Dieu, son représentant et son vicaire sur la terre. Il se donne pour tâche d'être le champion de l'orthodoxie dans ses guerres ou dans le grand effort qu'il fait pour propager la foi orthodoxe, soit dans la façon dont il domine l'Église et combat l'hérésie⁷. Il veut gouverner l'Église en maître, et, en échange de la protection et des faveurs dont il la comble, il lui impose sa volonté, se proclamant nettement empereur et prêtre⁸.

L'action législative de Justinien s'inscrit donc dans la durée, avec une attention toute particulière pour l'Église. En effet, l'empereur est un chrétien sincère et il s'estime, le dirigeant suprême de l'Église. Le christianisme est, d'un point de vue institutionnel et juridique, religion d'État. C'est en cela qu'il règle avec une minutie pointilleuse les conditions de recrutement des membres du clergé, leurs statuts, l'organisation de l'administration des biens ecclésiastiques. C'est lui qui légalise le contrôle des évêques sur les autorités civiles locales, ce qui a comme curieuse conséquence d'atténuer les excès centralisateurs de nombre de ses décisions. En effet, les notables provinciaux qui participent aux élections épiscopales, peuvent ainsi exprimer leur avis, et contrôler en partie l'emploi de certains fonds publics.



Marie (protectrice de Constantinople) avec Justinien et Constantin le Grand.

Justinien est confronté aux dernières résurgences du paganisme, contre lequel il agit avec vigueur. C'est ainsi qu'il met fin à l'Académie de Platon à Athènes par un décret (529) pour fermer la plus grande université de la Grèce païenne, alors présidée par Damase. Il persécute les Juifs (la contrainte employée ne suscite guère de conversions) et interdit l'adoration des dieux païens, en particulier dans certaines régions reculées de l'Anatolie. C'est aux dissensions internes des Églises chrétiennes que Justinien tente de mettre fin pour maintenir la cohésion de l'Empire. C'est pourquoi il tente un rapprochement avec les monophysites, nombreux dans la partie orientale de l'empire (en Syrie et en Égypte), d'autant que les convictions religieuses de Théodora sont notoirement proches des leurs. L'impératrice, en 537, n'hésite pas à ordonner à Bélisaire, qui combat alors en Italie, de s'emparer du pape Silvère, pour le remplacer par Vigile, réputé moins intransigent envers ce que la papauté considère comme hérésie. Cependant, Justinien doit aussi composer avec les divers papes dont il a besoin dans son entreprise de reconquête de l'Italie.

Cette politique de bascule s'illustre dans l'affaire dite des *Trois Chapitres*: sous l'accusation de *nestorianisme*⁹, Justinien fait condamner la mémoire de trois théologiens détestés par les monophysites, (Théodore de Mopsueste, Ibas d'Édesse et Théodoret de Cyr), dans l'espoir de les rallier à l'Église officielle. Le 7^e concile œcuménique de 553 qui officialise cette condamnation, voit ses décrets fort mal accueillis en Occident, surtout par le pape Vigile que Justinien fait enlever afin de le contraindre à accepter les *Trois Chapitres*, sans pour autant rallier les monophysites.

Cette politique religieuse est influencée par la théologie propre à Justinien qui se fonde principalement sur la pensée des moines théologiens Léonce de Jérusalem et Léonce de Byzance. À la fin de sa vie, il est influencé par une doctrine proche de celle de Julien d'Halicarnasse.

Pour ses actions, Justinien est considéré comme saint par l'Église orthodoxe. Il est fêté le 2 août ou le 14 novembre ou le 15 novembre avec son épouse Théodora¹.



En rouge l'Empire, en orange les conquêtes de Justinien, en particulier l'Italie ostrogothe avec l'ex-Yougoslavie (489- 553).

10- ACTUALITES

10.1- introduction

Nous reprenons d'Annie Laurent le leitmotiv :

il s'agit "d'acquérir le réflexe « chrétiens d'Orient » sans attendre telle ou telle déportation, tel ou tel massacre, pour se rappeler qu'ils existent ; il faut que le poumon occidental apprenne à respirer avec le poumon oriental [...]".²⁴

La complexité de la société religieuse au Moyen-Orient, qui a fait sa richesse, opère aujourd'hui sa ruine.

Le christianisme se décline sous une quinzaine de dénominations et six rites : alexandrin, antiochien (dans ses formes maronite et syrienne), chaldéen, byzantin, arménien et latin.

Rappelons que c'est à Antioche-sur-Oronte qu'est né le christianisme, puisque Paul, soutenu par Pierre, y avait convaincu les chrétiens issus du judaïsme qu'il n'était pas nécessaire de suivre la loi de Moïse, en particulier la circoncision et que c'est là que le terme *chrétien* a été inventé. C'est aussi à Antioche que la première école théologique (chrétienne), la Didascalé, voit le jour. Elle formera d'éminentes personnalités telles Lucien d'Antioche et Jean Chrysostome (Bouche d'or).

La communauté chrétienne de Jérusalem, juive également, fondée par Jacques le Mineur (le Majeur avaient été un des Apôtres), après sa lapidation (62), avait en bonne partie migré en Transjordanie, région également visitée par le Christ. Ils s'établirent en Décapole (les dix villes autour de Philadelphie, aujourd'hui Amman). C'est cet épisode qui consacra la séparation juifs-chrétiens. Le christianisme se développe ainsi dans la Syrie du sud (le Hauran, ville de Bosra) jusqu'à Petra, capitale des Nabatéens, avec aussi le nord de la Péninsule arabique annexée dans l'intervalle par les Romains.

Paul avait évangélisé l'Asie Mineure sa terre d'origine (Tarse en Cilicie), dès 38-40, jusqu'en Cappadoce, là où se trouvent les sept villes de l'Apocalypse selon Jean. C'est encore en Asie mineure que se sont tenus les premiers conciles œcuméniques : Nicée, Ephèse, Constantinople, Chalcédoine, où furent fixés les premiers dogmes de la christologie (Trinité), avec le Credo (Symbole de Nicée, de Constantinople). Des Pères de l'Eglise en sont originaires, comme Irénée, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nysse. En 357 Basile de Césarée y fonde un monachisme à succès. Constantinople, à la chute de Rome sous les Barbares (Alaric, 476) devient capitale de l'Empire pour 1000 ans (jusqu'à sa prise par les Turcs en 1453). La langue de Jésus, l'Araméen, était la langue courante de l'Orient depuis les Achéménides perses (7^{ème} AVJC) qui l'imposa comme langue officielle jusqu'en Inde (évangélisée par Thomas).

Marc, disciple de Pierre, aurait évangélisé l'Egypte dès 43, depuis Alexandrie. Le terrain était favorable en raison des croyances égyptiennes et le terme copte, signifiant égyptien,²⁵ s'imposa de lui-même en signe de continuité dans le pays des pharaons. L'Eglise copte se définit officiellement dès 294, début du règne de l'empereur Dioclétien, qui perpétra des massacres de chrétiens de 303 à 305 (l'Eglise copte s'intitule "Eglise des martyres"). Après l'Edit de Constantin (313) le christianisme se répand dans toute l'Egypte qui est entièrement baptisée dès 450, non sans le massacre des derniers prêtres égyptiens,

²⁴ LAURENT Annie, *les chrétiens d'Orient vont-ils survivre ? entre souffrance et espérance*, Paris, Editions Salvator, 2008 p. 13 : métaphore de Jean-Paul 2

²⁵ Cf. notre AGGIORNAMENTO 19.1 du 3 novembre 2014

notamment sur l'île sacrée de Philae, et non sans la mutilation systématique des œuvres païennes locales !

Alexandrie devint le siège d'une fameuse Disdaschalée dans laquelle se sont illustrés des Pères comme Clément, Origène, Athanase, Cyrille. L'Égypte fut le berceau du monachisme chrétien. Dès le 3^{ème}, d'abord sous la forme érémitique (Paul de Thèbes, mort en 347 et Antoine 256-356?), puis institutionnalisée sous la forme cénobitique (Pacôme 286- 346) qui en rédigea la première règle.

10.2- Triarchie

L'Église a commencé par s'organiser autour d'*Antioche*, *Alexandrie* et *Rome*, poids lourds de l'Évangélisation dont les évêques étaient élevés au rang de patriarches, soit supérieurs des évêques qui se partageaient les juridictions y relatives (dès le Concile de Nicée en 325, Iznik en turc moderne). Les sphères conciliaires ajoutèrent *Jérusalem*, par respect pour sa mémoire et le Concile de Constantinople (381) attribua le second rang à...Constantinople, ce qui eut pour conséquences d'éloigner les autres centres orientaux à jamais ! Constantinople n'était en effet pas une ville apostolique, mais, sur la base de la réception d'une relique d'André le frère de Pierre, elle s'était placée sous la protection d'un apôtre.

10.3- Pentarchie

Le 4^{ème} Concile œcuménique, celui de Chalcédoine (451) fonda la *pentarchie*, et, avec les trois premiers sièges métropolitains, qui formaient pour la première fois officiellement des patriarcats (provinces), tous tentaient d'être unis dans la foi, gardant chacun la vocation de gouverner l'entier de l'Église et jouissant d'une autonomie ecclésiale et d'une liturgie propre. Les patriarches s'entouraient du saint-synode qui leur conférait le pouvoir (*demus* et *kratos*) dans leur province. C'est là que se prenaient les grandes décisions, et que les métropolitains (archevêques), ainsi que les patriarches étaient élus.

Aujourd'hui le titre de *patriarche* revient aux chefs des Églises d'Orient et les synodes sont demeurés un rouage décisif de leur fonctionnement. Benoît XVI a renoncé au titre de *patriarche d'Occident* pour raison d'obsolescence ! Le fonctionnement de ces Églises se compliqua d'emblée avec l'apparition des hérésies, des schismes et des malentendus linguistiques, et demeure marquée de leurs cicatrices.

10.4- Coptes

La langue arabe remplaça très vite la langue copte (proche de l'Égyptien ancien), laquelle n'est plus en usage que dans la *liturgie*. Les Coptes sont africains et non pas arabes ni sémites. Ils comptent l'immense majorité des chrétiens d'Égypte et se sont disséminés en outre dans le Moyen-Orient. Les riches familles ont tendance à quitter l'Égypte en raison des persécutions dont les chrétiens sont systématiquement l'objet avec la complicité du pouvoir. Le patriarcat d'Alexandrie a été transféré au 11^{ème} au Caire.

Comme les Assyro-chaldéens, les Coptes (y compris l'Église éthiopienne autrefois intégrée aux Coptes d'Alexandrie) se sont scindés entre autonomes et fidèles à Rome. Quelques-uns, dès 1700 adoptèrent le catholicisme. Ceux-ci comptent aujourd'hui 250.000 âmes sur 8 millions de chrétiens coptes. Chenouda III et Paul VI ont signé une déclaration christologique commune en 1973, laquelle prenait acte que les désaccords sur la nature du Christ se référaient à de la terminologie, rien de plus. Depuis

on ne parle plus à propos des Coptes de monophysites (une seule nature en Christ, la divine ayant absorbé l'humaine), le terme ayant été répudié par eux.

10.5- Eglise éthiopienne

L'Eglise éthiopienne était incluse dans l'Eglise copte égyptienne jusqu'à la promulgation de son autocéphalisme depuis la révolution marxiste de 1974 et la perte de la qualité de religion d'Etat par le christianisme. Le Labouna (patriarche) doit seulement reconnaître la primauté d'honneur de son homologue alexandrin. Une église catholique de rite égyptien a vu le jour récemment en Ethiopie.

10.6- Eglise jacobite ou syrienne

L'Eglise jacobite ou syrienne diffusa dès le 5^{ème} siècle sous la doctrine monophysite d'Eutychès, avec le rapide rejet des autorités politique de Constantinople et doctrinale de Chalcedoine. Le patriarche eut son trône à Antioche jusqu'aux invasions ottomanes, puis mongoles (13^{ème}) qui provoquèrent une forte conversion à l'Islam. L'intérêt des Occidentaux pour le patrimoine chrétien rapprocha une partie de l'Eglise syrienne de Rome. Suite aux appels des missionnaires latins au 17^{ème} une partie des fidèles syro-assyriens se rallia à Rome. Après un passage par Alep, le siège patriarcal s'établit au Liban.

Sous le patriarcat d'Ignace-Gabriel 1^{er} Tapouni (1929 - 1969), qui fut le premier cardinal de cette Eglise, dénommée officiellement "Eglise syrienne catholique d'Antioche", de nombreux jacobites, surtout libanais, devinrent catholiques. Elle dispose de diocèses en Syrie, Egypte, Irak, Iran et de vicariats patriarcaux à Jérusalem et en Turquie.²⁶

Aujourd'hui cette Eglise est divisée en deux patriarcats dont l'un est uni à Rome et l'autre indépendant sans tête nommée à ce jour. Les "syriens" de Turquie ont subi le génocide arménien. Le Traité de Lausanne ne les mentionnant pas, les couvents de Deir-Zafar, où ils avaient établi leur siège patriarcal, leur fut un temps confisqué. Leur patriarche (des syriens-orthodoxes d'Antioche et de tout l'Orient) s'installa à Homs, puis à Damas. (1959). Il s'agit de Ignace-Zakka Iwas 1^{er} élu en 1980. L'Eglise pratique le rite antiochien en Syrie et ne reconnaît pas Chalcedoine tout en étant plus souple sur le monophysisme. Depuis Jean-Paul II la profession de foi est commune, les motifs de schisme ayant été officiellement considérés comme secondaires.

10.7- L'Eglise arménienne

L'Eglise arménienne a rompu avec Constantinople et fut la première à se constituer en patriarcat autocéphale, un siècle après sa fondation, soit au 5^{ème}. Pour échapper aux ambitions et de l'Empire et des Sassanides, sous l'impulsion du Catholicos Isaac III le Grand (390-440) et avec l'appui de tout son peuple, elle créa un alphabet et une littérature chrétienne propres. Le schisme fut prononcé avec Constantinople à la suite d'un malentendu : alors que la doctrine était conforme à Chalcedoine auquel les Arméniens n'avaient pas pu participer étant donné la guerre contre les Perses, et parce qu'en Arménien il n'est pas de différence sémantique entre *nature* et *personne*, les Orthodoxes les crurent fortement monophysites. Toute explication directe avec Constantinople étant devenue, par ces faits, pratiquement impossible, le synode arménien rejeta Chalcedoine en 505 ! Le Catholicos arménien devient le Catholicos de tous les Arméniens et son Eglise s'intitula *grégorienne* en souvenir de son fondateur Grégoire l'Illuminateur. Après bien des tentatives de sauvegarde, l'Arménie, suite aux

²⁶ LAURENT, op. cit. p. 47

incessantes invasions était devenue la Petite Arménie, ce qui permit la naissance au 18^{ème} de l'Eglise *arménienne-catholique*, mais 90 % demeura grégorienne. La branche *catholique*, de même que l'une des deux branches grégoriennes séparées ensuite de la partition du pays en deux par les soviétiques, se sont installées au *Liban*. Depuis Jean-Paul II, comme toutes ces Eglise nées du schisme de Chalcédoine, elles se déclarent en communione avec Rome mais souhaitent conserver leur indépendance hiérarchique. Les Arméniens catholiques du Liban sont reconnus pas la Constitution civile et sont bien intégrés. Les Arméniens subsistent en Turquie sous la forme d'une communauté de 60.000 personnes à Istanbul.

10.8- L'Eglise maronite

Une des Eglises qui se rattachent au patrimoine syriaque d'Antioche, qui n'a jamais connu de divisions internes, et qui n'a pas de branche séparée de Rome est l'Eglise maronite (son fondateur est Saint Jean Maron, évêque de Batroun au Liban) dont le statut est unique en Orient.

Elle a accepté Chalcédoine et est donc melkite²⁷, soit en accord avec la foi de Constantinople. Les massacres perpétrés par les monophysites (350 moines) obligèrent les Maronites à se réfugier dans l'Oronte.

Au 7^{ème} -8^{ème} le patriarche de Constantinople, Serge, désireux d'aider l'Empereur byzantin Héraclius dans sa tentative de refaire l'unité des chrétiens pour mieux contrer la menace des Perses, puis celle des Arabes, mit au point une formulation christologique, le "monothélisme" (du grec thélèma, la volonté), qui maintenait les deux natures du Christ, mais affirmait qu'il n'y avait en lui qu'une volonté unique. Mais cette doctrine de compromis, un moment acceptée par le pape Honorius 1^{er}, victime d'une équivoque sémantique dans le texte qui lui était transis, fut condamnée par le 3^{ème} concile œcuménique, qui se tint à Constantinople en 681, au cours duquel fut proclamée l'existence de deux volontés (divine et humaine en Jésus-Christ). Les maronites, restés dans l'ignorance du rejet officiel du monothélisme à cause de leur isolement, les patriarches et évêques d'Antioche s'étant enfuis à Constantinople pour échapper à la conquête arabo-islamique de la Syrie (636), furent longtemps soupçonnés d'être hérétiques²⁸

Pourchassés par les soldats byzantins et musulmans, les Maronites se réfugient dans la montagne libanaise. Aucun doute n'étant finalement reconnu quant à leur foi catholique, leur patriarche Jérémie II au 34^{ème} concile du Latran, est reconnu patriarche d'Antioche par le pape Innocent III. Depuis il porte le titre de patriarche "d'Antioche et de tout l'Orient". Dès le 15^{ème} pourchassé par les Mamelouks, leur patriarcat se réfugie pendant 400 ans dans la vallée de la *Qadisha* (la Sainte) pour finalement s'installer jusqu'à ce jour à *Bkerké* au-dessus de Jounié. Leur rayonnement intellectuel, depuis Rome, attire le respect des Turcs, jusqu'à ce qu'avec la complicité des Anglais et de leurs "clients" druzes, ils subissent d'importants massacres entre 1840 - 1860. Cela se termine par la reconnaissance de l'autonomie du Mont-Liban sous protection des Européens qui, depuis là, exercèrent un rôle clé dans la construction du Liban. C'est grâce à eux que le Liban ne fut pas inclus dans la Grande-Syrie, d'où leur identification avec le destin du Liban jusqu'à ce jour.

²⁷ Du syriaque *malka*, de ,arabe *malik* : roi, empereur. Définis ainsi par dérision, depuis le 5^{ème}, par les non-Chalcédoniens

²⁸ Id. p. 54

L'autorité du patriarcat occupé depuis 1986 par Nasrallah-Boutor Sfeir (créé cardinal en 1994), s'étend aux communautés établies au Liban et au Proche-Orient (Syrie, Palestine, Israël, Jordanie, Egypte, Chypre), où elles sont réparties en 19 diocèses, ainsi que dans la partie de la diaspora où existent 8 diocèses (Australie, USA, Canada, Brésil, Argentine), auxquels s'ajoutent 3 vicariats patriarcaux (Rome, Paris, Koweït). La liturgie est selon le rite d'Antioche matinée des apports latins avec le remplacement partiel du syriaque par l'Arabe.

10.9 Le schisme grec

Le schisme grec remonte à 1054, où Rome et Constantinople s'excommunièrent, en raison de la lutte pour la prépondérance pontificale et des querelles doctrinales incessantes dont le *filioque* :

Au 11^{ème} les Occidentaux officialisèrent une modification introduite dans la formule initiale du Credo (Symbole de Nicée-Constantinople) par l'Espagne qui luttait alors contre l'arianisme (hérésie niant la divinité du Christ). Ainsi, l'Esprit procède du Père devint-il : Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.²⁹

Au 11^{ème} les pays melkites conquis par l'Islam (patriarcats d'Antioche, Alexandrie, Jérusalem), affaiblis, entrèrent dans le giron de Constantinople.

Tandis que Sainte-Catherine du Sinaï est orthodoxe autocéphale de rite byzantin et dispose de la juridiction sinaïtique, le patriarcat de Jérusalem n'a d'autorité que sur les Grecs-orthodoxes de Jérusalem.

En 1453 Mehmet II devient maître de Constantinople et impose au synode l'élection de Georges Scholarios au siège patriarcal. Celui-ci avait soutenu au concile de Florence la réunification des Eglises. Tournant sa veste, il accède au siège patriarcal et compromet pour longtemps toute perspective d'union en raison de l'allégeance au pouvoir musulman.

Depuis le 18^{ème} l'Eglise melkite dispose d'une branche catholique à Rome tout en pratiquant comme sa sœur orthodoxe, le rite byzantin, et mélangeant les langues grecque et arabe. En 1934 le patriarche de Damas obtient l'émancipation de ses fidèles par rapport aux orthodoxes.

Aujourd'hui il est admis qu'aucune divergence doctrinale ne sépare catholiques et orthodoxes hormis *filioque* et *purgatoire*, sauf que le dogme de l'infaillibilité papale n'est naturellement pas accepté.

10.10- Islam

L'Islam est un système totalisant, qui se définit comme un tout : religion, société, Etat. Le mot laïcité n'existe pas en langue arabe.³⁰ Les responsables de l'Etat doivent veiller au respect de la *charia* (loi islamique), sous peine de passer pour des musulmans impies. La charia puise à deux sources principales : le Coran, Parole de Dieu incréée et immuable, et la Sunna (tradition en Arabe). Le régime qu'instaure l'Islam sur ses territoires pour les non-musulmans est, pour les religions du Livre, la *dhimmitude* (*dhimma* signifie "protection"). Un non-musulman ne peut prétendre à l'égalité de l'existence et des droits, seuls les musulmans ont la plénitude des droits attachés à la nationalité, quand celle-ci est musulmane. Il n'est pas pour les *dhimmis* de droit d'être propriétaire, d'acheter,

²⁹ Id. note 1, p. 57

³⁰ Cf. id. p. 73

vendre, se marier, ester en justice, hériter, etc. sans autorisation à bien plaire et par tête. Ceux qui ne sont pas définis comme se rapportant au Livre, n'ont d'autre solution que la conversion ou le départ.

10.11- les chrétiens dans ces pays

Les chrétiens en Turquie. Sur 75 millions d'habitants, on dénombre 80.000 chrétiens dont 60.000 Arméniens. Les baptisés sont exclus de toute situation dirigeante. Les chrétiens mentionnés dans le Traité de Lausanne (1923) ont le statut de *minorité protégée* (Arméniens et Grecs), les autres ne le sont pas (Assyro-chaldéens, Syriens, Maronites). Le patriarcat de Constantinople est théoriquement responsable de 300 millions d'orthodoxes, mais il est tenu par les Autorités turques. Son institut de théologie situé sur l'île d'Ali, est fermé par les autorités. Le gouvernement ne reconnaît sa juridiction que sur les 3000 âmes grecques-orthodoxes d'Istanbul.

Les chrétiens en Iran. Sur 70 millions d'habitants, on dénombre 130.000 chrétiens en majorité arméniens. Leur situation ne fait que se détériorer depuis la révolution islamique (1979) et l'institution de la charia.

Les chrétiens en Jordanie et en Syrie. Le roi Abdallah a garanti les droits liés à la nationalité aux chrétiens. Sur 18 millions d'habitants, on dénombre 750.000 chrétiens. Les Alaouites, la tribu d'Hafez-el-Assad, à tendance laïcisante, garantit la liberté de culte et la tolérance (les chrétiens accèdent aux hautes fonctions, mais pas au gouvernement et ils sont protégés).

Les chrétiens en Irak. Idem qu'en Syrie sous Saddam Hussein. L'incertitude aujourd'hui est totale quant à leur avenir. Sur une population de 25 millions, ils sont passés de 800.000 à 400.000.

Les chrétiens en Egypte.

Bien qu'en nombre assez élevé (8 millions sur 80 millions d'habitants) et citoyens d'une république parlementaire dont l'actuelle Constitution (1971) proclame l'égalité de croyance et de culte, les Coptes vivent sous un régime de dhimitude de facto, et même de persécutions non déclarées.³¹

Les minorités arménienne, melkite, chaldéenne, maronite, latine, protestante, plutôt résiduelles, sont bien visibles en raison de leurs églises et leurs actions sociales. Traités avec davantage d'égards que les Coptes en raison de leur plus grande aisance matérielle. L'Eglise catholique est très active notamment par ses maisons d'enseignement (plus de 200 !).

Jean-Marie Brandt, 1^{er} juin 2015

³¹ Id. p. 94-95